

A MOSCOU, ILS ONT CRIÉ «À BAS LES FLICS»...

Ce n'est certes pas d'hier que la Russie s'est déconsidérée aux yeux des hommes libres.

Des félicitations de Staline au fasciste Pierre Laval en 1936 à l'assassinat de la *Révolution hongroise* - en passant par la poignée de mains Staline-Hitler et par l'agression de la Finlande - la politique de l'U.R.S.S. n'a été qu'un perpétuel reniement et une trahison sans fin.

Je ne parle pas ici de tous les crimes sur lesquels les nouveaux tsars de la Russie ont assis leur puissance: massacre de Kronstadt, extermination de la Lituanie, déportation et assassinat des militants anarchistes, non plus que de toutes les exactions dont, par la suite ils se sont rendus coupables en livrant les réfugiés politiques à leurs compères Hitler et Mussolini, ou en maquignonnant, à ce dernier, le pétrole qui lui permettait de poursuivre, sous le signe de la guerre et du fascisme, sa croisade «*civilisatrice*» en Abyssinie.

Cependant, devant l'accumulation d'un pareil étalage antirévolutionnaire, les adeptes de la nouvelle religion conservaient la foi qui, si elle déplace les montagnes, est aveugle à toutes les réalités.

Pour tous ces envoûtés: crétins moyens ou intellectuels en état de catalepsie mentale, il n'y avait pas, il ne pouvait pas y avoir d'autres vérités que celles venant d'au-delà du Don.

Le sens critique n'existait pas, l'examen des faits était blasphématoire, le moindre doute émis sur le système classait celui qui osait l'émettre au rang des traîtres et des renégats.

Hors de l'Église d'U.R.S.S. (comme de l'autre) point de salut !

Tout devait y être honoré, admiré, sanctifié: contradictions, reniements, tractations, compromissions, trahisons, tout était admis..., que dis-je admis: louangé et consacré, dès que cela émanait d'un des maîtres de la destinée de ce qui restait de la *Révolution russe*.

Ce que l'on admirait en elle, ce que l'on suivait d'elle, ce n'était plus que la dévotion à un souvenir et, semblables à leurs concurrents en agenouillements infantiles, les communistes se seraient volontiers écrié, comme saint-Augustin: «*Je crois parce que c'est inepte*».

Aujourd'hui, une fois de plus, la réalité vient s'opposer aux affirmations mensongères et aux prétentions révolutionnaires du système.

Le gouvernement d'U.R.S.S., complice de tous les gouvernements du monde, a protégé l'ambassade d'Amérique de la révolte du peuple et a chargé sur celui-ci.

Quand dans un mouvement de légitime colère, ce peuple (celui d'U.R.S.S. s'il vous plaît! celui de cette terre taboue) a protesté contre la guerre qui, chaque jour couche de nouvelles victimes en Extrême-Orient, qu'a-t-il trouvé devant lui? La police russe, défenseur et soutien du capitalisme mondial, si généreusement honni d'autre part.

Et la foule a crié: «*A bas la police!*», elle a retrouvé la parole venue du plus lointain des temps, la voix de l'homme libre qui, lorsqu'il tente de s'affranchir de ses chaînes, se trouve face à face avec les plats valets, les servants, les chiens de garde du régime, qu'il s'agisse du passé ou du présent, qu'il soit de l'Est ou de l'Ouest.

Il a conspué le flic, le flic toujours semblable, honte et produit des États, et par lequel ils peuvent faire régner leur arbitraire et leur despotisme.

La frontière éternelle et inéluctable s'est une fois de plus manifestée à la vue des hommes de tous les pays.

Celle qui met d'un côté l'internationale des gouvernants et des capitalistes (toujours étroitement unis, en dépit de leurs apparentes querelles), de l'autre la multitude des exploités qui paient la note des États et aussi de leur passivité.

Celle qui dresse au regard de qui n'est pas aveugle, ou ne veut pas se laisser aveugler, un rempart de flics entre les défenseurs d'ambassades et la masse qui vient manifester pour la plus légitime des causes: la Paix.

Devant une pareille et aussi visuelle évidence, les yeux les plus obstinés à ne pas voir ne vont-ils pas se dessiller?

Je ne puis séparer cette manifestation de celle du 9 janvier 1905 où, sur la place du Palais-d'Hiver, le tsar fit mitrailler le peuple.

La conclusion qu'en tirait Voline trouve ici sa place: «Un paradoxe historique de plus! En 1881, les révolutionnaires assassinent le tsar pour tuer la légende. Elle survit. Vingt-quatre ans après, c'est le tsar lui-même qui la tue» (1).

En chargeant la foule et en permettant au peuple de crier: «*A bas la police!*», les nouveaux seigneurs moscovites n'ont-ils pas tué la légende d'une *Union des Républiques Socialistes des Soviets*?

Si demain une révolution devait éclater en Russie, il n'est pas à douter que les puissances financières, même les plus opposées en principe, offriraient leur aide au gouvernement en place (de même ils auraient offert leur aide ouverte ou inavouée à Hitler, à la veille de la guerre, si un soulèvement allemand l'avait menacé).

A ceux qui accuseraient une telle affirmation d'être un paradoxe ou une démagogie, je rappellerai l'Histoire:
- 1871: la *Commune* éclate en France et le Prussien Bismarck offre ses bons offices à son ennemi M. Thiers, pour étouffer la rébellion.

- 1918: le peuple allemand aspire à son affranchissement et la *République de Weimar* est assassinée sous les baïonnettes françaises.

Pourquoi cela changerait-il? ou mieux: cela ne peut pas changer; c'est dans l'ordre.

Mais un autre problème se pose, non pour les gouvernants (dont la voie est tracée), mais pour les peuples.

Quelle serait l'attitude de tous les *Partis communistes* du Monde et des organisations satellites qui, aveuglément, gravitent dans leur orbite?

Dans l'état actuel des choses, je crains fort que, derrière tous les États, toutes les polices, tous les capitalismes, ils ne soient contre le peuple.

Je crains fort que, partie intégrante de ce peuple, mais émasculés de tout instinct révolutionnaire, abrutis de propagande (il vaudrait mieux dire de publicité), religieux d'une nouvelle divinité, ils en soient les aveugles défenseurs même contre la réalité, même contre leurs frères de chair et de sang, souffrant comme eux, exploités comme eux et, comme eux en lutte contre les pouvoirs coercitifs qui s'arrogent le droit de parler en leur nom. Quand la conscience de leur état, quand la solidarité qui les unit (où devrait les unir) à tous les travailleurs du globe, quand cette évidence que les États sont toujours réactionnaires, quand tout cela chassera-t-il les brumes de leur cerveau et les fera-t-il se ranger du côté des révoltés, de tous les révoltés, même s'ils le sont contre les imposteurs qui règnent au nom de la Révolution?

Sera-ce avec retard, entre les barbelés d'un camp de concentration, face à face sur des champs de bataille ou avant d'en arriver là, dans un sursaut d'esprit révolutionnaire, concentration, face à face sur des champs de bataille ou, gardent les privilèges financiers et politiques nationaux ou internationaux et font matraquer le peuple quand ils ne l'assassinent pas?

Maurice LAISANT.

(1) *La Révolution inconnue*, page 76.